

**Honoré de Balzac**

***Comédie humaine***

**Tome II**

***Études de mœurs***

***Scènes de la vie privée***

***Une fille d'Ève***

### **Biographie et bibliographie**

Pour quiconque connaît la vie de Balzac, il est clair que ce roman (plus court que les grandes œuvres) est nourri par les expériences bien personnelles de Balzac. Et l'introduction de l'édition de la Pléiade fournit bien des détails et des recoupements. De cela, il est permis de tirer cette idée que si la vie de Balzac peut servir de matériau pour son œuvre, il en fait bien ce qu'il veut. En tout cas, si son personnage de Nathan lui ressemble par certains de ces actes, il est bien différent de lui quant au fond : il est impossible de penser qu'il se voit comme cet artiste médiocre.

On peut ajouter quand même que l'expérience de Balzac apparaît aussi sur un autre plan, soit celui de l'établissement de la nouvelle société dirigeante de la monarchie de Juillet. En somme, il est certain que son roman, qui fait partie de la section « Scènes de la vie privée », a une résonance politique. Et cette résonance

n'existe pas seulement par rapport à la politique en général, mais encore par rapport à l'époque politique précise qu'il décrit : il y décrit le drame (privé) du positionnement politique de l'aristocratie française, qui passe de la fin de Restauration (et donc des tentatives politiques des ultras) à une monarchie qui accepte les *acquis* de la Révolution française et de l'Empire.

Ensuite, ce roman est une sorte de foire où plusieurs personnages d'autres romans se retrouvent et se rencontrent. Il est donc un récit intéressant pour qui veut connaître l'intention et le pouvoir de la technique d'écriture de Balzac dans *La Comédie humaine*. Sans doute le personnage le plus intéressant est-il Félix de Vandénasse, qui est bien différent (ou bien assagi) quand on le compare à celui qui a paru dans *Le Lys dans la vallée*. Or à travers lui, apparaît un trio de femmes (qui appartiennent aussi au monde de *La Comédie humaine*), des femmes qui lui en veulent tant qu'elles veulent du mal à son épouse. Mais à travers ce trio, paraît une des idées essentielles de *La Comédie humaine*, ou une des intuitions *surprenantes* de l'œuvre de Balzac : le conservatisme moral qui pourtant est lié à une revendication du pouvoir du cœur. Comment pouvait-il croire que ces deux tendances se réconcilieraient ? Je ne le comprends pas. Et je devine que sa position ne pouvait que mener à la longue à des intuitions bien plus sombres, soit celles de Flaubert et de Maupassant, et donc celles du romantisme décadent.

### **Titre**

Le titre, *Une fille d'Ève*, renvoie, d'une façon ou d'une autre, au récit biblique. Et il est assez clair que Nathan est une sorte de diable tentateur et que l'Ève du roman

est attirée par le fruit défendu de l'adultère. Il y a, entre autres passages, celui-ci : « Les femmes aiment à faire des prodiges, à briser les rochers, à fondre les caractères qui paraissent être de bronze. La toilette du moral était donc alors chez Raoul en harmonie avec son vêtement. Il devait être et fut, pour l'Ève ennuyée de son paradis de la rue du Rocher, le serpent chatoyant, coloré, beau diseur, aux yeux magnétiques, aux mouvements harmonieux, qui perdit la première femme. Dès que la comtesse Marie aperçut Raoul, elle éprouva ce mouvement intérieur dont la violence cause une sorte d'effroi. Ce prétendu grand homme eut sur elle par son regard une influence physique qui rayonna jusque dans son cœur en le troublant. Ce trouble lui fit plaisir. Ce manteau de pourpre que la célébrité drapait pour un moment sur les épaules de Nathan éblouit cette femme ingénue (page 306).» Je trouve presque comique que Balzac nous avoue qu'il rêvait d'avoir lui aussi, lui d'abord, un pouvoir de séduction semblable.

Par ailleurs, l'article indéfini du titre joue un rôle semblable à celui du titre *Une vie* du premier roman de Maupassant. On offre au lecteur le récit d'une vie, en un sens, une vie bien ordinaire, mais alors une vie exemplaire du fait d'être ordinaire, une vie révélatrice de la vérité profonde du cœur humain. Et justement, Balzac fait sentir que la morale conservatrice est menacée par les pulsions profondes du cœur humain, appelons cela le besoin d'idéal pour consoler des déceptions du réel. Il faut donc se rendre compte de cela, de la légitimité, de la *naturalité* de ces pulsions, pour comprendre la vie et pour commencer à chercher et à comprendre les moyens d'y trouver satisfaction. Il me semble que Balzac prétend d'une façon ou d'une autre que son œuvre à la fois montre le problème, ou la maladie naturelle, et sert de remède.

## Préface

Ce roman aide à saisir comment à travers les récits individuels, Balzac est pris par le problème du tout. C'est ce que l'auteur essaie d'expliquer en partie dans la préface. Et d'abord, il cherche à montrer que les différents récits, qui sont différentes parties du tout, décrivent pour ainsi dire (il y a quelques romans qui échappent à cette vérité, par exemple *Sur Catherine de Médicis*), décrivent donc une seule société qui a quelques caractéristiques fondamentales : la France post-révolutionnaire, celle de la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, est un tout qui offre une sorte de fond général qui colore toutes les parties (voir page 263). J'appellerais cela le sociologisme de Balzac. Et ce mot indique que *La Comédie humaine* a des liens avec les *Cours de philosophie positive*, qui ne prétendent pas être autre chose que des œuvres d'une nouvelle science. Les théories englobantes de Saint-Simon, d'Auguste Comte et de Balzac, si différentes, sont pourtant liées entre elles, et certes appartiennent à un mouvement profond de la pensée française.

Semblablement, mais d'un tout autre point de vue, Balzac signale que les romans sont liés entre eux par la réapparition de personnages rencontrés ailleurs : ils sont les mêmes, mais vus d'une nouvelle façon parce qu'ils ont vieilli et appris, parce qu'ils sont secondaires et non pas centraux, parce qu'ils sont dans un nouveau milieu. « Vous trouverez, par exemple, l'actrice Florine peinte au milieu de sa vie, dans une *Une fille d'Ève*, " Scènes de la vie privée ", et vous la verrez à son début dans *Illusions perdues*, " Scènes de la vie de province ". Ici l'énorme figure de de Marsay se produit en premier ministre, et dans *Le Contrat de mariage*, il est à ses

commencements ; plus loin, dans les “ Scènes de la vie de province ” ou “ parisienne ”, il comparaît à dix-huit ans ou à trente ans, le dandy le plus futile, le plus inoccupé qui puisse s’amuser à faire des vieilles bottes sur le boulevard des Italiens, ou de vieux fers en courant à cheval au Bois. Dans la *Fille d’Ève* se rencontrent des personnages comme Félix de Vandenesse et lady Dudley, dont la situation était éminemment dramatique et remplie de comique social, si leur histoire était connue, et vous ne la lirez que dans la dernière partie de l’œuvre, dans *Le Lys dans la vallée*, qui appartient aux “ Scènes de la vie de campagne ”. Enfin, vous aurez le milieu d’une vie avant son commencement, le commencement après sa fin, l’histoire de la mort avant celle de la naissance (pages 264 et 265]. » Enfin, l’auteur défend sa pratique des longues descriptions urbanistes, sociologiques, artistiques, géographiques, médicales, architecturales, économiques. Cela fait partie de ce qu’on a appelé plus tard son réalisme. (Voir pages 266 et 267). En somme, cette partie du tout aide beaucoup à saisir l’intention globale, profonde et nouvelle de l’auteur.

Tout de suite, en présentant les deux sœurs qui pleurent l’une dans les bras de l’autre, Balzac pose le problème de l’éducation. « Leur instruction ne dépassa point les limites imposées par des confesseurs élus parmi les ecclésiastiques les moins tolérants et les plus jansénistes. Jamais filles ne furent livrées à des maris ni plus pures ni plus vierges : leur mère semblait avoir vu dans ce point, assez essentiel d’ailleurs, l’accomplissement de tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. Ces deux pauvres créatures n’avaient, avant leur mariage, ni lu de romans ni dessiné autre chose que des figures dont l’anatomie eût paru le chef-d’œuvre de l’impossible à Cuvier, et gravées de manière à féminiser l’Hercule Farnèse lui-même. Une vieille fille leur apprit le dessin. Un respectable prêtre leur enseigna

la grammaire, la langue française, l'histoire, la géographie et le peu d'arithmétique nécessaire aux femmes. Leurs lectures, choisies dans les livres autorisés, comme les *Lettres édifiantes* et les *Leçons de Littérature* de Noël, se faisaient le soir à haute voix, mais en compagnie du directeur de leur mère, car il pouvait s'y rencontrer des passages qui, sans de sages commentaires, eussent éveillé leur imagination. Le *Télémaque* de Fénelon parut dangereux. La comtesse de Granville aimait assez ses filles pour en vouloir faire des anges à la façon de Marie Alacoque, mais ses filles auraient préféré une mère moins vertueuse et plus aimable. Cette éducation porta ses fruits. Imposée comme un joug et présentée sous des formes austères, la Religion lassa de ses pratiques ces jeunes cœurs innocents, traités comme s'ils eussent été criminels ; elle y comprima les sentiments, et tout en y jetant de profondes racines, elle ne fut pas aimée. Les deux Marie devaient ou devenir imbéciles ou souhaiter leur indépendance : elles souhaitèrent de se marier dès qu'elles purent entrevoir le monde et comparer quelques idées ; mais leurs grâces touchantes et leur valeur, elles l'ignorèrent. Elles ignoraient leur propre candeur, comment auraient-elles su la vie ? Elles étaient sans armes contre le malheur, comme sans expérience pour apprécier le bonheur. Elles ne tirèrent d'autre consolation que d'elles-mêmes au fond de cette geôle maternelle (page 276). » Balzac laisse entendre au moins trois choses par là. Peu importe son contenu ou ses visées, une éducation sans tendresse sera ratée. De plus, les deux sœurs qui pleurent sont des victimes, comme Félix de Vandenesse, comme Ursule Mirouët, comme Henriette de Mortsauf, et comme Savinien de Portenduère. Et pour elles, il y a eu une échappée par la musique, la musique romantique et donc par l'émotion tendre. Mais cette échappée (laisse entendre Balzac) pourrait se faire (et, sans doute, pourrait se faire mieux)

par le roman, et surtout par ses romans. Certes, il est suggéré que leur père aurait pu compenser aux manques de l'éducation de ses filles, mais sa compassion et sa tendresse ne les auraient pas rejointes à cause de la mère. C'est donc un autre exemple non seulement de l'éducation ratée, mais de l'éducation ratée à cause de la mère. J'ajoute enfin que chez Angélique et Eugénie, héroïnes de Balzac, ce problème, celui de l'éducation, est bien différent de ce qu'on apprend au sujet d'Emma, héroïne de Flaubert. Celle-ci a eu bien de la tendresse et elle a eu droit aux romans romantiques (et donc à ceux de Balzac). Donc le problème de l'éducation est-il celui des romans romantiques ? Pas pour Balzac en tout cas. Et peut-être même pas pour Flaubert.

Marie-Eugénie (Marie bien née donc) joue un grand rôle dans ce roman, au moins parce qu'elle ose avertir Félix de la situation qui lui a échappé. Mais elle illustre aussi un autre problème. En tout cas, en sortant de l'emprise religieuse de leur mère, Marie-Eugénie du Tillet ne s'est pas libérée. « Me comprends-tu ? Je suis couverte de diamants quand je vais à la cour ; à la ville, je porte les bagatelles les plus riches ; mais je ne dispose pas d'un liard. Madame du Tillet, qui peut-être excite des jalousies, qui paraît nager dans l'or, n'a pas cent francs à elle. Si le père ne se soucie pas de ses enfants, il se soucie bien moins de leur mère. Ah ! il m'a fait bien rudement sentir qu'il m'a payée, et que ma fortune personnelle, dont je ne dispose point, lui a été arrachée. Si je n'avais qu'à me rendre maîtresse de lui, peut-être le séduirais-je ; mais je subis une influence étrangère, celle d'une femme de cinquante ans passés qui a des prétentions et qui le domine, la veuve d'un notaire. Je le sens, je ne serai libre qu'à sa mort. Ici ma vie est réglée comme celle d'une reine : on sonne mon déjeuner et mon dîner comme à ton château. Je sors infailliblement à une certaine heure pour aller au bois. Je suis toujours

accompagnée de deux domestiques en grande tenue, et dois être revenue à la même heure. Au lieu de donner des ordres, j'en reçois. Au bal, au théâtre, un valet vient me dire: 'La voiture de madame est avancée' et je dois partir souvent au milieu de mon plaisir. Ferdinand se fâcherait si je n'obéissais pas à l'étiquette créée pour sa femme, et il me fait peur. Au milieu de cette opulence maudite, je conçois des regrets et trouve notre mère une bonne mère: elle nous laissait les nuits et je pouvais causer avec toi. Enfin je vivais près d'une créature qui m'aimait et souffrait avec moi; tandis qu'ici, dans cette somptueuse maison, je suis au milieu d'un désert." / À ce terrible aveu, la comtesse saisit à son tour la main de sa sœur et la baisa en pleurant (pages 286 et 287). » La réaction de Marie-Angélique (et donc de Marie la pure) peut paraître ridicule: deux belles femmes jeunes et riches se plaignent de l'horreur de leur sort. Mais Balzac fait sentir quelque chose de crucial à son avis. Dans le cas de Marie-Eugénie, le monde religieux froid a été remplacé par le monde financier tout aussi froid. Il faut croire que c'est la froideur qui est le mal, et non pas la piété céleste ou la piété commerciale. Se profilent deux possibilités intéressantes, soit un monde religieux chaleureux et un monde économique (ou bourgeois ou industriel ou manufacturier) chaud. Quand on y pense, c'est ce qui est offert dans l'opposition entre le monde économique et industriel anglais (celui de lady Dudley) et le monde économique et agricole (celui de Henriette de Mortsauf).

Félix de Vandenesse (formé par sa passion pour Henriette et guéri de la passion en elle-même) est le mari / pédagogue parfait pour Marie-Angélique: il est désillusionné, mais l'énergie de sa passion initiale lui a donné les moyens intellectuels et expérimentaux pour bien diriger sa vie et celle des autres. Pourtant, selon Balzac, il rate quelque chose, puisqu'il ne perçoit pas



l'ennui de sa femme. « En 1833, l'édifice de bonheur par Félix fut près de crouler, miné dans ses bases sans qu'il s'en doutât. Le cœur d'une femme de vingt-cinq ans n'est pas plus celui de la jeune fille de dix-huit, que celui de la femme de quarante n'est celui de la femme de trente ans. Il y a quatre âges dans la vie des femmes. Chaque âge crée une nouvelle femme. Vandenesse connaissait sans doute les lois de ces transformations dues à nos mœurs modernes ; mais il les oublia pour son propre compte, comme le plus fort grammairien peut oublier les règles en composant un livre ; comme sur le champ de bataille, au milieu du feu, pris dans les accidents d'un site, le plus grand général oublie une règle absolue de l'art militaire. L'homme qui peut empreindre perpétuellement la pensée dans le fait est un homme de génie ; mais l'homme qui a le plus de génie ne le déploie pas à tous les instants, il ressemblerait trop à Dieu. Après quatre ans de cette vie sans un choc d'âme, sans une parole qui produisît la moindre discordance dans ce suave concert de sentiment, en se sentant parfaitement développée comme une belle plante dans un bon sol, sous les caresses d'un beau soleil qui rayonnait au milieu d'un éther constamment azuré, la comtesse eut comme un retour sur elle-même (page 293). » Dans cette éducation idéalisée par un homme idéal, il manque l'expérience de la passion : elle la connaîtra, sous une forme un peu ridicule avec un amoureux sans consistance, sans grandeur. Peut-être y a-t-il une sorte d'aveu terrible : il faut connaître la passion, mais il faut s'en guérir. Elle est donc une sorte d'Ève au paradis. Les femmes, toutes membres de la classe qui se rallie à la monarchie de Juillet, font l'éloge de la passion, mais c'est une passion dégradée (voir page 298).

Balzac offre un long portrait de Raoul Nathan (voir pages 299 à 305). Sans doute, le personnage est-il aussi important que Marie-Angélique. Or il est intrigant pour

au moins une raison qui apparaît dans cet extrait. « Ce Byron mal peigné, mal construit, a des jambes de héron, des genoux engorgés, une cambrure exagérée, des mains cordées de muscles, fermes comme les pattes d'un crabe, à doigts maigres et nerveux. Raoul a des yeux napoléoniens, des yeux bleus dont le regard traverse l'âme; un nez tourmenté, plein de finesse; une charmante bouche, embellie par les dents les plus blanches que puisse souhaiter une femme. Il y a du mouvement et du feu dans cette tête, et du génie sur ce front. Raoul appartient au petit nombre d'hommes qui vous frappent au passage, qui dans un salon forment aussitôt un point lumineux où vont tous les regards. Il se fait remarquer par son négligé, s'il est permis d'emprunter à Molière le mot employé par Éliante pour peindre le *malpropre sur soi*. Ses vêtements semblent toujours avoir été tordus, fripés, recroquevillés exprès pour s'harmoniser à sa physionomie. Il tient habituellement l'une de ses mains dans son gilet ouvert, dans une pose que le portrait de monsieur de Chateaubriand par Girodet a rendue célèbre; mais il la prend moins pour lui ressembler, il ne veut ressembler à personne, que pour déflorer les plis réguliers de sa chemise. Sa cravate est en un moment roulée sous les convulsions de ses mouvements de tête, qu'il a remarquablement brusques et vifs, comme ceux des chevaux de race qui s'impatientent dans leurs harnais et relèvent constamment la tête pour se débarrasser de leur mors ou de leurs gourmettes (page 300). » Raoul est faux, romantique, théâtral, poseur, dispersé, et peut-être à la racine de tout cela, il est satisfait sexuellement par sa Florine. Balzac doit le présenter comme assez intéressant pour attirer Marie-Angélique, mais inadéquat en fin de compte: il est une sorte d'image fausse, une coquille vide, un masque sans visage vrai. Je note qu'il partage bien des traits et des comportements et des talents de Balzac. (Voir page 306).

On peut deviner que l'auteur joue à tout moment avec cette caricature de lui-même. Pour que cette Ève tout à fait heureuse tombe, il faut qu'il y ait une sorte de collusion de causes : l'envie des femmes qui détestent Félix, les talents réels, mais au fond vides de Raoul, une faiblesse passagère de Félix. (D'ailleurs, aussitôt qu'il est averti par Marie-Eugénie, Félix reprend les choses en main : il aime, il est intelligent, son inconscience est une inadvertance et non une faiblesse véritable.)

Lors de la description du bal chez lady Dudley, Balzac se lâche encore une fois. « Les salons offraient à l'œil un spectacle magique : des fleurs, des diamants, des chevelures brillantes, tous les écrins vidés, toutes les ressources de la toilette mises à contribution. Le salon pouvait se comparer à l'une des serres coquettes où de riches horticulteurs rassemblent les plus magnifiques raretés. Même éclat, même finesse de tissus. L'industrie humaine semblait aussi vouloir lutter avec les créations animées. Partout des gazes blanches ou peintes comme les ailes des plus jolies libellules, des crêpes, des dentelles, des blondes, des tulles variés comme les fantaisies de la nature entomologique, découpés, ondés, dentelés, des fils d'araignée en or, en argent, des brouillards de soie, des fleurs brodées par les fées ou fleuries par des génies emprisonnés, des plumes colorées par les feux du tropique, en saule pleureur au-dessus des têtes orgueilleuses, des perles tordues en nattes, des étoffes laminées, côtelées, déchiquetées, comme si le génie des arabesques avait conseillé l'industrie française. Ce luxe était en harmonie avec les beautés réunies là comme pour réaliser un *keepsake*. L'œil embrassait les plus blanches épaules, les unes de couleur d'ambre, les autres d'un lustré qui faisait croire qu'elles avaient été cylindrées, celles-ci satinées, celles-là mates et grasses comme si Rubens en avait préparé la pâte, enfin toutes les nuances trouvées par l'homme

dans le blanc. C'était des yeux étincelants comme des onyx ou des turquoises bordées de velours noir ou de franges blondes ; des coupes de figures variées qui rappelaient les types les plus gracieux des différents pays, des fronts sublimes et majestueux, ou doucement bombés comme si la pensée y abondait, ou plats comme si la résistance y siégeait invaincue ; puis ce qui donne tant d'attrait à ces fêtes préparées pour le regard, des gorges repliées comme les aimait Georges IV, ou séparées à la mode du dix-huitième siècle, ou tendant à se rapprocher, comme les voulait Louis XV ; mais montrées avec audace, sans voiles, ou sous ces jolies gorgerettes froncées des portraits de Raphaël, le triomphe de ses patients élèves. Les plus jolis pieds tendus pour la danse, les tailles abandonnées dans les bras de la valse, stimulaient l'attention des plus indifférents. Les bruissements des plus douces voix, le frôlement des robes, les murmures de la danse, les chocs de la valse accompagnaient fantastiquement la musique. La baguette d'une fée semblait avoir ordonné cette sorcellerie étouffante, cette mélodie de parfums, ces lumières irisées dans les cristaux où pétillaient les bougies, ces tableaux multipliés par les glaces (pages 310 et 311). » J'y entends un intérêt de la part de Balzac qu'on n'entendrait pas chez Flaubert ou qui serait mâtiné d'ironie comme chez Maupassant. De plus, sur le plan artistique, je trouve cela malhabile parce que surfait (défaut auquel Flaubert n'échappe pas tout à fait). Mais encore une fois, on peut prétendre qu'il cherche à justifier ou excuser la chute de Marie et l'erreur de Félix, qui jusque-là a été d'une parfaite prudence avec sa jeune femme.

Puis vient le passage obligé d'une description de la puissance du regard, saisissable par les gens vrais et passionnés, ratés par les gens insensibles (et cette fois, c'est Félix qui est présenté comme un ignorant, parce

que trop peu à fleur de peau, trop sûr de lui, peut-être guéri de l'expérience de la passion). « Quand les deux amants eurent embrassé la salle par ce rapide coup d'œil qui voit tout, ils échangèrent un regard d'intelligence. Ce fut pour l'un et l'autre comme si quelque rosée céleste eût rafraîchi leurs cœurs brûlés par l'attente. — Je suis là depuis une heure dans l'enfer, et maintenant les cieux s'entrouvrent, disaient les yeux de Raoul. — Je te savais là, mais suis-je libre ? disaient les yeux de la comtesse. Les voleurs, les espions, les amants, les diplomates, enfin tous les esclaves connaissent seuls les ressources et les réjouissances du regard. Eux seuls savent tout ce qu'il tient d'intelligence de douceur, d'esprit, de colère et de scélératesse dans les modifications de cette lumière chargée d'âme. Raoul sentit son amour regimbant sous les éperons de la nécessité, mais grandissant à la vue des obstacles. Entre la marche sur laquelle il perchait et la loge de la comtesse Félix de Vandenesse, il y avait à peine trente pieds, et il lui était impossible d'annuler cet intervalle. À un homme plein de fougue et qui jusqu'alors avait trouvé peu d'espace entre un désir et le plaisir, cet abîme de pied ferme mais infranchissable, inspirait le désir de sauter jusqu'à la comtesse par un bond de tigre. Dans un paroxysme de rage, il essaya de tâter le terrain. Il salua visiblement la comtesse, qui répondit par une de ces légères inclinations de tête, pleines de mépris, avec lesquelles les femmes ôtent à leurs adorateurs l'envie de recommencer. Le comte Félix se tourna pour voir qui s'adressait à sa femme ; il aperçut Nathan, ne le salua point, parut lui demander compte de son audace, et se retourna lentement en disant quelque phrase par laquelle il approuvait sans doute le faux dédain de la comtesse. La porte de la loge était évidemment fermée à Nathan, qui jeta sur Félix un regard terrible. Ce regard, tout le monde l'eût interprété par un des mots de Florine : « Toi, tu ne pourras bientôt plus mettre ton chapeau ! » Madame d'Espard, l'une des femmes les plus

impertinentes de ce temps, avait tout vu de sa loge ; elle éleva la voix en disant quelque insignifiant bravo. Raoul, au-dessus de qui elle était, finit par se retourner ; il la salua, et reçut d'elle un gracieux sourire qui semblait si bien lui dire : “ Si l'on vous chasse de là, venez ici ! ” que Raoul quitta sa colonne et vint faire une visite à madame d'Espard (pages 329 et 330). » Balzac réussit un double jeu ici, me semble-t-il. Comme je l'ai dit, il présente la scène obligatoire d'un silence éloquent et des regards qui parlent mieux que les mots, mais il le fait dans un contexte qui fait sentir que tout est joué, certes du côté de Raoul Nathan. Mais avant qu'il n'ironise par le récit, au moment même où il le fait, il prend au sérieux cette scie du romantisme. Ce qui me dérange sans doute le plus est que Balzac puisse être présenté comme un réaliste impénitent et exact quand il propose comme vérité *d'évangile* l'acuité du regard d'une madame d'Espard, et ce doublé de la soudaine (et peu durable) ignorance de Félix. Ça ne me semble pas tenir la route de la vraisemblance : Balzac produit de la clairvoyance et de l'ignorance pour faire avancer son récit et non pour décrire quelque chose de réel.

Ce roman bizarre consacre autant de pages au moins à parler de Raoul Nathan que de Marie de Vandenesse. Le plus étrange peut-être, c'est que, non seulement le personnage ressemble beaucoup à Balzac par les faits de sa vie et par sa façon de vivre, mais encore il y a que l'auteur ne cesse de le présenter à la fois comme un être fourbe et comme un homme sincère, comme un homme rusé qui ne pense qu'à lui et à son succès, mais encore comme une sorte d'innocent trop généreux qui se fait avoir par tout un chacun.

Et le pire peut-être est qu'il joue sa passion pour Marie de Vandenesse. Or tout cela retombe sur l'héroïne qui semble être elle aussi fautive et idiote. Sont bien

nombreux les passages qui montrent cela ou du moins qui sont si étranges et contradictoires qu'on est acculé à conclure ainsi. En voici un : « Ainsi Raoul était joué par le banquier et par l'avocat, qui le voyaient avec un plaisir infini trônant au journal, y profitant de tous les avantages, percevant tous les fruits d'amour-propre ou autres. Nathan, enchanté d'eux, les trouvait, comme lors de sa demande de fonds équestres, les meilleurs enfants du monde, il croyait les jouer. Jamais les hommes d'imagination, pour lesquels l'espérance est le fond de la vie, ne veulent se dire qu'en affaires le moment le plus périlleux est celui où tout va selon leurs souhaits. Ce fut un moment de triomphe dont profita d'ailleurs Nathan, qui se produisit alors dans le monde politique et financier ; du Tillet le présenta chez Nucingen. Madame de Nucingen accueillit Raoul à merveille, moins pour lui que pour madame de Vandenesse, mais quand elle lui toucha quelques mots de la comtesse, il crut faire merveille en faisant de Florine un paravent ; il s'étendit avec une fatuité généreuse sur ses relations avec l'actrice, impossibles à rompre. Quitte-t-on un bonheur certain pour les coquetteries du faubourg Saint-Germain ? Nathan, joué par Nucingen et Rastignac, par du Tillet et Blondet, prêta son appui fastueusement aux doctrinaires pour la formation d'un de leurs cabinets éphémères. Puis, pour arriver pur aux affaires, il dédaigna par ostentation de se faire avantager dans quelques entreprises qui se formèrent à l'aide de sa feuille, lui qui ne regardait pas à compromettre ses amis, et à se comporter peu délicatement avec quelques industriels dans certains moments critiques. Ces contrastes, engendrés par sa vanité, par son ambition, se retrouvent dans beaucoup d'existences semblables. Le manteau doit être splendide pour le public, on prend du drap chez ses amis pour en boucher les trous. Néanmoins, deux mois après le départ de la comtesse, Raoul eut un certain quart d'heure de Rabelais qui lui

causa quelques inquiétudes au milieu de son triomphe. Du Tillet était en avance de cent mille francs. L'argent donné par Florine, le tiers de sa première mise de fonds, avait été dévoré par le fisc, par les frais de premier établissement qui furent énormes. Il fallait prévoir l'avenir. Le banquier favorisa l'écrivain en prenant pour cinquante mille francs de lettres de change à quatre mois. Du Tillet tenait ainsi Raoul par le licou de la lettre de change. Au moyen de ce supplément, les fonds du journal furent faits pour six mois. Aux yeux de quelques écrivains, six mois sont une éternité. D'ailleurs, à coups d'annonces, à force de voyageurs, en offrant des avantages illusoires aux abonnés, on en avait racolé deux mille. Ce demi-succès encourageait à jeter les billets de banque dans ce brasier. Encore un peu de talent, vienne un procès politique, une apparente persécution, et Raoul devenait un de ces condottieri modernes dont l'encre vaut aujourd'hui la poudre à canon d'autrefois. Malheureusement, cet arrangement était pris quand Florine revint avec environ cinquante mille francs. Au lieu de se créer un fonds de réserve, Raoul, sûr du succès en le voyant nécessaire, humilié déjà d'avoir accepté de l'argent de l'actrice, se sentant intérieurement grandi par son amour, ébloui par les captieux éloges de ses courtisans, abusa Florine sur sa position et la força d'employer cette somme à remonter sa maison (pages 344-346). »

On vante beaucoup la précision des textes de Balzac, et il joue lui-même à tout moment l'homme clairvoyant (voire divin) qui sait tout et qui ne fait jamais d'erreur. C'est même une partie de ce qu'on appelle son réalisme : écrire une fiction qui est pour ainsi dire une reproduction parfaite, exacte, sans faute du réel. Or il y a dans ce texte bien des erreurs de fait, des incohérences, des contradictions. Les éditeurs de l'édition de la Pléiade en signalent une bonne vingtaine



pour cent pages de texte. La pire peut-être est que madame de Vandenesse découvre à la fin du roman, contre toute vraisemblance, que Raoul Nathan est l'amant de Florine. Or à la fin du récit, elle l'apprend de Félix de Vandenesse qui le lui avait pourtant dit dès le début du roman lorsqu'il exprimait son dédain pour l'artiste. (Voir page 374.)

À la fin du roman, Félix agit avec rapidité et bonté ; il comprend tout, prend toutes les bonnes décisions. Il n'est plus du tout le nigaud qu'il a été pendant la moitié du roman. Encore une fois, Balzac comme un sorcier, ou un magicien, forme puis transforme un personnage qu'il a créé pour qu'il joue le rôle qu'il veut exactement au moment où il veut, et ce malgré des invraisemblances psychologiques massives. Quand je songe au titre du roman, je trouve que Félix (qui soudain ressemble à l'auteur Balzac) devient Dieu au Paradis, mais au lieu de punir Ève (et Adam) pour leur péché, il en punit un et laisse l'autre s'en tirer. Peut-être faudrait-il suggérer que la nouvelle Ève mérite un traitement semblable par son aveu direct une fois qu'elle voit que Félix sait tout. « En écoutant ces paroles empreintes de bonté, la comtesse fut en proie à mille sentiments contraires ; mais cet ouragan fut dominé par une vive admiration pour Félix. Les âmes nobles et fières reconnaissent promptement la délicatesse avec laquelle on les manie. Ce tact est aux sentiments ce que la grâce est au corps. Marie apprécia cette grandeur empressée de s'abaisser aux pieds d'une femme en faute pour ne pas la voir rougissant. Elle s'enfuit comme une folle, et revint ramenée par l'idée de l'inquiétude que son mouvement pouvait causer à son mari. / “ Attendez, lui dit-elle en disparaissant. ” / Félix lui avait habilement préparé son excuse, il fut aussitôt récompensé de son adresse ; car sa femme revint, toutes les lettres de Nathan à la main, et les lui livra. / “ Jugez-moi, dit-elle en se mettant à genoux. / — Est-on en état

de bien juger quand on aime ?” répondit-il. Il prit les lettres et les jeta dans le feu, car plus tard sa femme pouvait ne pas lui pardonner de les avoir lues. Marie, la tête sur les genoux du comte, y fondait en larmes. “ Mon enfant, où sont les tiennes ? ” dit-il en lui relevant la tête. / À cette interrogation, la comtesse ne sentit plus l’intolérable chaleur qu’elle avait aux joues, elle eut froid. / “ Pour que tu ne soupçonnes pas ton mari de calomnier l’homme tu as cru digne de toi, je te ferai rendre tes lettres par Florine elle-même. / — Oh ! pourquoi ne les rendrait-il pas sur ma demande ? / — Et s’il les refusait ? ” / La comtesse baissa la tête. / “ Le monde me dégoûte, reprit-elle, je n’y veux plus aller, je vivrai seule près de toi si tu me pardonnes (pages 376 et 377). ” » En tout cas, à la fin du roman, le couple agit de concert (caché sous des masques qui en font tous les deux des femmes). Ce qui n’est qu’une bizarrerie de plus dans ce roman presque ridicule.

J’ajoute que le personnage de Nathan me fait beaucoup penser à un des clowns de *L’Éducation sentimentale*, que ce soit Hussonnet ou Régimbart. Il serait intéressant de jouer avec l’hypothèse qu’encore ici Flaubert reprend des personnages de Balzac pour les traiter mieux et de façon plus réaliste et surtout peut-être avec plus d’ironie.

Il faudrait tout relire en se demandant si la plupart des extravagances du roman et du style sont commandées non pas par les maladresses de Balzac, mais par le fait qu’il utilise à tout moment un style indirect libre qui fait que ses phrases ne sont pas de lui en tant qu’auteur plus ou moins cohérent, mais de lui, en tant que reporter génial de personnages extravagants en soi et devenus fous par passion amoureuse.